

Vinciane Moeschler

Guérillera

roman



M E R C U R E D E F R A N C E

DE LA MÊME AUTRICE

LITTLE MISS MYTHO, roman jeunesse, La Joie de lire, 2025
ACCORDEZ-MOI LA PAROLE, roman, Mercure de France, 2023
CARAÏBES AMÈRES, roman jeunesse, Le Muscadier, 2022
ALICE ET LES AUTRES, roman, Mercure de France, 2021
À CORPS PARFAIT, roman jeunesse, Le Muscadier, 2020
TROIS INCENDIES, roman, Stock (prix Rossel), 2019
MAL DE MÈRE, théâtre, Unités nomade, 2017
GARBO N'A PLUS LE SOURIRE, théâtre, Lansman, 2010
ANNEMARIE S. OU LES FUITES ÉPERDUES, roman, L'Âge d'Homme, 2000
VIVANTS À N'EN PLUS FINIR, roman, L'Âge d'Homme, 1996
LA LEÇON DE POSE, roman, L'Âge d'Homme, 1994
SCHÉHÉRAZADE, MA FOLIE, roman, Luce Wilquin, 1990

GUÉRILLERA

Vinciane Moeschler

GUÉRILLERA

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

Pour ce livre, l'auteurice a bénéficié du soutien du CNL,
de la Fédération Wallonie-Bruxelles et de la Scam Belgique.



© *Mercure de France*, 2026.

à Martine

I

« Êtes-vous en train d'imaginer ce que ce serait d'être kidnappée ? Enlevée par quelqu'un qui ne pense pas du tout à l'argent, qui ne se mette jamais en rapport avec personne, qui vous garde simplement enfermé pour toujours ? »

PAUL BOWLES

JUNGLE ÉQUATORIENNE

Jour 1

La pièce est exiguë et sombre. Une jeune femme gît sur une paille, la tête contre la paroi de métal. Ses poignets sont entravés par des menottes. Des soubresauts l'agitent, un imperceptible gémissement sort de sa bouche. Sûrement a-t-elle été droguée. Une autre jeune femme, cagoulée, pousse négligemment du pied une gamelle de viande bouillie en sa direction, répétant ce même geste qu'elle a l'habitude de faire lorsqu'elle flanque sa pitance à son molosse. Enfin, pas tout à fait le même geste, celui-là est plus amène.

Dolorès découvre son environnement. Elle entrouvre les yeux et des formes se dessinent devant elle, pas grand-chose. Seul l'imperceptible tremblement de ses épaules indique qu'elle sanglote, comme si paralysée par la peur elle n'osait proférer le moindre son. Les odeurs, celles de ses vêtements moisissés, la dégoûtent. De la sueur perle sur sa peau moite, entre ses seins, sur son dos, entre ses cuisses, sous ses aisselles. Avec prudence, elle déplie lentement son corps endolori. Elle touche maladroitement les murs avec ses poignets tuméfiés par les menottes. Cherche à tâtons un objet qui lui appartienne : son sac, son porte-monnaie, ses lunettes de soleil, une trousse de maquillage peut-être. Non, rien, il n'y a rien à elle ici. À la tristesse succède inévitablement la rage. Contre la porte fermée, Dolorès jette son corps, frappe, supplie qu'on lui ouvre. Avec son pied, elle envoie valser la nourriture qui se déverse sur le sol boueux. Elle imagine des monstres tapis dans le noir, ce noir qui la pénètre. Ce noir, c'est la gueule de l'enfer. Il fait résonner les bruits du dehors. Leur écho incessant submerge chacun de ses sens jusqu'à l'écœurement, un fond sonore conditionné par le chant répétitif des oiseaux, lui-même haché par les cris aigus des autres animaux. Et puis il y a ces insectes qui se glissent dans les interstices de la structure métallique, rampant, puis volant, s'agrippant. Par là perlent

maintenant quelques gouttes de luminosité. Le jour a dû se lever. L'odeur est celle des sous-bois. Elle reconnaît la jungle, même si elle n'y est jamais allée. Elle la reçoit de plein fouet et comprend qu'elle est dans une prison, une geôle de tôles froissées. Un espace de douleur.

Jour 2

Encore plus difficile que le premier.

Dolorès est assoupie lorsque la porte s'ouvre sur la même femme cagoulée, treillis, rangers aux pieds. Des gants dissimulent ses mains. Elle trimbale un fusil et un vieil appareil photo mais peine à manipuler la lampe torche qu'elle dirige gauchement vers la prisonnière. En éclairant sa silhouette, elle discerne les doigts écorchés. Elle sait que c'est à force d'avoir frappé violemment à la porte que Dolorès s'est blessée. Éblouie, celle-ci porte instinctivement les mains devant ses yeux puis, à la manière d'un animal traqué, se recroqueville sur sa paillasse. Sa position recroquevillée témoigne de sa vulnérabilité. Pour l'instant, elle ne semble pas remarquer la présence de sa geôlière, la peur paralysante est plus puissante que tout.

Avec la pointe du canon de son arme, l'autre la provoque en la poussant contre le mur, puis vient taquiner ses côtes pour lui signifier de se redresser.

— Bouge ton cul !

Machinalement, Dolorès tire sur sa jupe comme pour la défroisser, un réflexe si ridicule qu'il fait sourire la femme à la cagoule. En portant le viseur de son appareil photo à son œil, celle-ci la cadre en gros plan, puis ajuste la focale sur le visage fatigué et les cernes mauves. Le maquillage de Dolorès a coulé, des traînées noires dessinent des sillons sur ses joues creuses. Ces images offriront la preuve de sa captivité. Il est impératif que sur le cliché les mains menottées soient bien visibles. Pour cela, elle utilise un flash. Le contraste entre la surexposition de l'avant-plan et les ombres cramées du décor à l'arrière rend la scène encore plus terrifiante. Elle est maltraitée, dira-t-on, elle fera pitié et on comprendra qu'il faut agir. Agir vite, sinon elle mourra.

Entre les deux femmes, rien n'est énoncé, comme si l'énormité du contexte ne supportait aucune parole.

Après avoir remballé son matériel, elle s'apprête à quitter la pièce, lorsque Dolorès l'interpelle :

— Partez pas... ne me laissez pas seule, je vous en prie !

Muette, l'autre ne l'écoute pas, mais lui retire ses menottes non sans une certaine brutalité, avant de claquer la porte en prenant soin de bien fermer la serrure derrière elle. Un tour, deux tours, trois tours.

Jour 3

Désormais Dolorès sait qu'elle est otage.

Accroupie sur le sol, c'est une femme de trente ans, mince à la peau blême, qui tripote avec répugnance les aliments d'une assiette, des viscères d'animaux, ou quelque chose qui s'y apparente. Ils sont accompagnés de *chontaduros*. Dolorès peste, la mine dégoûtée. Son visage est dévoré par deux grands yeux bleus, très bleus, surmontés de fins sourcils épilés. Ses cheveux sont blonds, peut-être un peu décolorés artificiellement, en tout cas ils lui confèrent une apparence physique atypique dans les contrées où se passe cette histoire. Elle porte la tenue d'un couturier célèbre qui semble injurier le décor insalubre. Elle n'a pas de chaussures. À voix haute, elle évoque Blanca : « Toi, tu détesterais ça, ma pauvre chérie, ma petite Blanca au palais si délicat. »

Tandis que la porte s'ouvre en silence, elle ne voit pas la femme entrer derrière elle.

— C'est le nom de ta fille ?

Elle sursaute.

— Blanca... le nom de ta fille ? Réponds !

La femme ne porte plus de cagoule et son visage surprend Dolorès qui la regarde avec mépris car elle sait que les femmes comme elle ont des vies de merde. Des vies écorchées, des vies brisées, cabossées, usées, les lamentations étouffées des quartiers surpeuplés, des rêves sans légitimité, des projets qui sans cesse se cassent la gueule, des projets avec beaucoup de bordel autour. En passant de victime à bourreau, elle souhaite se venger, et Dolorès a compris qu'elle fera tout pour lui faire payer ses conditions de vie privilégiée. Tandis que sa geôlière lui ordonne d'une voix rauque de terminer son assiette, elle n'ose imaginer ce qui l'attend, ce qu'elle va exiger d'elle.

Cette toute jeune femme qui lui fait face, c'est Nora, vingt-quatre ans.

— C'est tout ce que t'auras aujourd'hui.

Elle lui demande de décrire la gamine.

D'une voix apeurée Dolorès juxtapose des adjectifs : gracieuse... très éveillée... belle, gentille et...

— Bouffe ! Cinq jours que tu bouffes rien...

— Cinq jours ? Je suis là depuis...

— Cinq, peut-être dix, douze... Ici on perd la notion du temps. T'avais pas remarqué ?

Du même ton présomptueux, elle poursuit :

— Blanca, t'as dit ? C'est toi qui as choisi ce prénom ?

Elle ne répond pas. Nora, comme révoltée, poursuit :

— Ta fille, elle jouira, elle priera, elle t'affrontera. Et puis elle mourra, ta Blanca, nos enfants vont tous mourir ! Mais bien sûr, tu ne sais pas ce que c'est que la vie, la chienne de vie, toi qui as toujours pété dans la soie.

— Il n'y a pas que vous qui ayez le privilège de la souffrance !

— Ta gueule ! Ici, c'est moi qui dis quand tu parles, le ton, les mots, les idées...

Puis elle ajoute :

— Moi, gamine, je mangeais du chou, des haricots. Un œuf, rarement.

En poussant l'assiette vers elle – jamais elle ne perd son sang-froid –, elle lui ordonne :

— Alors, bouffe !

Jour 4

— Qui êtes-vous ?

Dolorès prend un ton suppliant pour s'adresser à Nora.

— S'il vous plaît, répondez-moi.

Elle reste au bord des mots, ces mots impossibles à prononcer. Puis elle se décide, il faut qu'elle sache :

— Pourquoi m'avez-vous enlevée ? Quand allez-vous me libérer ?

— Qui te dit qu'on va te libérer ?

— Où sommes-nous ? La jungle ?

Nora plante ses yeux très noirs dans ceux très clairs de Dolorès. Pour elle, le mot jungle résonne comme une abstraction.

— Au début on perd une énergie folle à écraser les insectes, leur agonie discrète nous réjouit, soulève Nora d'une voix suave. Ils pénètrent dans nos

narines, se collent à notre peau, volent autour de nos yeux, il arrive même la nuit qu'on en avale... Quand on est seule, on a besoin de compagnie, pas vrai ? Nos bestioles deviennent nos amies, on s'y attache, bien sûr qu'on s'y attache, tu verras.

Dolorès fait un effort pour contenir son dégoût. Nora, d'un geste menaçant, désigne ses mains.

— Je vous en prie, ça fait mal.

Elle comprend que, malgré ses supplications, Nora va lui remettre les menottes. Lorsqu'elle quitte la pièce, la jeune femme blonde s'aperçoit que c'est pour retirer, non sans difficulté, le lourd panneau de bois qui barre l'unique espace ouvert. D'un seul coup, l'intérieur se gorge de lumière. C'est presque douloureux, cette lumière-là. Le paysage apparaît soudain, badigeonné de vert. Une cacophonie de décibels envahit instantanément la cellule. Des cris dix fois plus forts qu'avant. La faune, maintenant à portée de main, l'inquiète autant qu'elle l'attire. Précautionneusement, Dolorès se rapproche des barreaux, le peu d'air qui pénètre est entravé par la moustiquaire. Elle scrute le désastre, lève les yeux au ciel : la canopée l'empêche d'en distinguer la couleur. La confrontation à la réalité géographique rend sa détention encore plus insoutenable. Vivre dans la jungle exige une forme d'abandon, une déconnexion du réel, et Dolorès, habituée à vivre dans un monde de contrôle, se retrouve aspirée par cet espace abstrait, fragmenté, sans temps, vide de repères. Elle cherche une raison à tout ça.

— Si tu veux te tirer, avec les mygales, les scolopendres, les serpents, les essaims de moustiques qui grouillent à l'affût de ta blancheur, t'iras pas loin ! La *pajarilla* est un insecte volant qui apprécie particulièrement le sang humain, lâche-t-elle non sans un certain plaisir.

À la surprise de Dolorès, Nora s'agenouille près d'elle et lui chuchote à l'oreille la plus cinglante des menaces :

— On ne survit pas à la jungle !

Jour 5

Dans un pot de chambre en zinc, Dolorès urine. Le bruit métallique résonne. Elle a passé la nuit à chercher le nom adéquat pour qualifier sa prison.

Elle a choisi le mot « cage ».

Jour 6

— Pourquoi suis-je prisonnière, que me voulez-vous ? demande inlassablement Dolorès à Nora.

Toujours pas de réponse.

Jour 7

Elle ne porte plus de menottes désormais.

La routine s'est installée.

Le matin, la bassine en plastique remplie d'eau savonnée que lui apporte Nora sert à ses ablutions. Si au début elle a refusé de se laver, il lui a bien fallu se rendre à l'évidence : elle empeste la transpiration, la merde, la crasse et cette odeur, son odeur, âcre, lui est si intenable qu'elle accueille cette eau avec empressement. Elle a perdu l'arrogance de résister.

Un peu plus tard, elle a droit à quelques fruits, des fruits d'ici dont elle ignore le nom. Pour les latrines (un trou dans la terre), elle doit s'y rendre à des heures précises, aux heures où Nora est disponible pour la surveiller. Elle appelle ça *los chontos*. Elle apprend à baisser sa culotte, à s'accroupir et à chier devant quelqu'un, abandonnant toute notion d'intimité comme lorsqu'elle avait deux ans. Sinon, elle pisse dans le pot à l'intérieur de la cage. À part les choses vitales, rien ne vient combler ces interminables journées, si ce n'est la mélancolie des choses perdues. Le souvenir soudain, persistant, de la quiétude d'avant la ronge.

A-t-elle droit à un peu de lecture ? Non.

Jour 8

Ce jour-là, une lueur d'espoir, minuscule mais gigantesque, s'offre à elle.

Dans la *selva* qui devient sienne, le moindre bruit inhabituel se repère immédiatement. Par exemple celui du moteur d'un avion qui passe au-dessus, juste au moment où Nora remet la planche sur la fenêtre. D'emblée, celle-ci la prévient :

— Je préfère ne pas te donner de faux espoirs, c'est pas toi qu'on recherche, l'armée surveille les narcotrafiquants et, une fois qu'elle a repéré leur

emplacement, leur Toucan pointe vers les terres et fait tout sauter. Après ça, il reste rien ! Le risque, c'est qu'elle nous massacre avec.

— M'en fous de mourir, si c'est pour croupir ici !

— Pense à Blanca.

Nora fait mine de réfléchir :

— Blanca... Ouais, en fait, ça fait pétasse !

Jour 9

Pour la première fois, la porte de la cage est grande ouverte sur la jungle. Ses conditions de détention se sont améliorées, quoique tout reste relatif. Dolorès a maintenant un pied attaché par une longue et lourde chaîne reliée à un pieu, ce qui lui offre plus de liberté de mouvement, dont celle de s'aventurer au-dehors. Elle peut sortir sur le pas de la porte, parcourir quelques mètres sur le chemin de terre, piétiner les feuilles sèches, caresser les jeunes fougères et, surtout, se rapprocher du territoire des singes. Les bébés capucins, accrochés au ventre de leurs mères, chassent les insectes. Elle s'étonne soudain que ces moments à guetter l'impermanence de leurs allées et venues lui apportent autant de calme. Ses yeux se perdent à regarder l'effroi et la beauté. Tant d'insouciance dans un milieu si hostile !

Les deux femmes sont assises par terre, en face l'une de l'autre. Nora mange une banane, celle de Dolorès reste à côté d'elle. Si on ne connaissait pas la nature de leur relation, on imaginerait deux amies en train de discuter.

Jusqu'à ce que Dolorès tente une question, toujours la même :

— Qu'est-ce que j'ai fait pour être ici ?

Puis en égrène d'autres : « De quoi suis-je coupable ? Combien de temps allez-vous me garder ? Vous demandez quoi en échange ? À qui sont destinées les photos ? »

— Ta gueule ! lui renvoie sa geôlière.

Dolorès a envie de la sonder de manière plus frontale.

— Qui sont vos chefs ? Je ne vois que vous ici, où sont-ils ?

Après un instant de silence, elle se décide à lui répondre.

— Dans le campement un peu plus loin.

— Y en a d'autres ?

— Quoi ?

— Des otages !

— La jungle est remplie d'otages comme toi.

— Mon mari vous donnera tout ce qu'il possède. De l'argent, il en a, beaucoup ! Qu'est-ce que vous attendez pour lui en demander ?

Elle suppose que les photos lui sont destinées. Quel sera le prix de sa rançon ?

— Tu peux pas la fermer un peu, non ?

Dolorès boit à la gourde qu'elle a généreusement reçue de grandes gorgées d'eau. Ses cheveux sont emmêlés. Elle regarde avec dédain le t-shirt et le pantalon plutôt masculins que Nora lui a apportés ce matin. Elle fait la moue. Nora lui signifie qu'elle ne va pas à un défilé Gucci.

— Estime-toi heureuse, je suis intervenue pour que tu puisses avoir des vêtements propres.

— Faudra me donner une plus grande ration d'eau, on étouffe ici...

— Fais pas ta princesse ! L'eau est précieuse parce qu'on doit chaque fois la faire bouillir, alors tu te contenteras de ce qu'on te donne !

Jour 10

À deux kilomètres de la cage, se trouve la *caleta* très sommaire de Nora. Une tente, trois piliers en bois, deux murs recouverts d'une bâche en plastique. Lorsque la chaleur cogne, elle abrite exceptionnellement Ernesto. Dans ces contrées, les chiens ne cohabitent pas avec les hommes. Il est donc maintenu au-dehors via une embarrassante chaîne, qui n'est pas sans rappeler celle de l'otage. Ernesto n'aboie jamais, obéit au doigt et à l'œil, a été éduqué pour l'attaque. De sa mâchoire puissante, il tue les serpents d'un coup de croc, fait de même pour les petits mammifères que sa maîtresse lui cuisine sur un feu de bois. Ernesto n'a qu'un seul défaut : il émet d'énormes pets quand il dort. Une vieille Skoda est garée non loin de ruines qui ressemblent à un ancien camp saccagé ayant probablement abrité des insurgés. Le reste du bois de palme cassé sert à alimenter le feu pour la cuisson des aliments. Avant de quitter sa *caleta*, la jeune femme s'assure toujours que sa bête a de l'eau à sa portée. La journée va être chaude. Ernesto va l'attendre.

Jour 11

À nouveau menottée, Dolorès est debout, plaquée contre la paroi de la cage. Nora porte dans la main une petite caméra Hi8.

Elle dit :

— On a besoin d'images filmées pour faire plus vrai. Les photos n'ont rien donné.

— C'est qui ce « on » ? questionne Dolorès.

— Approche, face caméra...

Dolorès se soumet.

— Là oui, c'est bien... Tu dis juste que tu es séquestrée, tu supplies pour qu'il te sorte de là. Vas-y ! Il ne faut pas lui laisser le choix.

— À qui il ne faut pas laisser le choix ? À mon mari, c'est ça ?

Nora filme, tandis que des larmes coulent des yeux de Dolorès qui reste silencieuse.

— Bon, on va répéter, lui propose sa ravisseuse.

— Pas la peine, c'est bon, je suis prête...

Du revers de la main, elle essuie ses yeux. Une voix frêle sort de sa gorge.

— Je m'appelle Dolorès.

Elle hésite, puis poursuit.

— La fille qui me filme est une cinglée !

Ses phrases se bousculent, de plus en plus rapidement :

— J'ignore qui elle est et qui sont mes ravisseurs, mais je vais vous la décrire : grande, yeux noirs et sourcils épais, elle...

Nora la frappe au visage. Elle tombe.

— Ah oui, cinglée ? Encore plus cinglée que tu ne le penses... Debout, grouille !

Dolorès se relève.

— Recommence, je m'appelle...

Dolorès fixe la caméra, respire et se lance sans interruption :

— Je ne souhaite pas rentrer chez moi, être ici me convient, je n'ai plus à m'occuper de moi, on se charge de tout, je ne me pose pas de questions, je vois rarement le jour, mais je reconnais les bruits de la jungle, sa rumeur, sa symphonie, je n'en ai plus peur, je suis capable de deviner les heures et les habitudes de chacun, les matinées sont réservées aux oiseaux et à leurs refrains réguliers, les nuitées aux cris des singes hurleurs, à la sirène des insectes, à la chorale des grillons, au hurlement du vent qui craquent dans les arbres, à tout ce que vous ne voulez même pas imaginer, la jungle ne dort jamais.

La caméra filme, Nora laisse Dolorès se parler à elle-même.

— Je ne vois jamais ni l'horizon ni le ciel, la jungle m'engloutit, je sens l'odeur de la putréfaction des plantes... Aucun animal féroce ne viendra me dévorer, je suis à l'abri dans une cache, ma cage, je crains moins les mouches et les moustiques que les premiers jours, ma peau s'est endurcie, elle forme une croûte épaisse et suintante, moi qui étais sujette à la constipation, c'est terminé, il y a bien le bruit effrayant et sinistre des arbres qui s'écroulent pendant la nuit...

Nora ne bouge toujours pas.

— Je vais mourir enfermée, je vais mourir seule.

Lorsque Nora arrête la caméra, elles restent toutes deux face à face un long moment sans rien dire.

Puis, elle réenclenche l'appareil.

— À ton mari, tu veux dire quoi ?

— Rien.

— À ta fille ?

— Rien.

— Rien ?

— Rien.

Jour 12

Dolorès lui demande son prénom.

— Nora ! répond-elle, mais tu ne m'appelles pas, d'accord !

— D'accord, je ne vous appelle pas. Je dis « vous », juste « vous »...

Jour 13

Entre Nora, furieuse.

— Le processus de négociation n'avance pas. Ton mari refuse de payer. On dirait qu'il ne veut plus de toi !

— Vous mentez !

— On n'avait pas prévu ça, putain ! Les chefs sont furieux et c'est sur moi que ça retombe.

— Alors, j'avais raison, c'est donc pour de l'argent que vous m'avez enlevée ! Je suis déçue, j'aurais aimé croire à une cause révolutionnaire, une lutte sociale, défendre le prolétariat, la répartition des richesses, récupérer des terres agricoles, vaincre la corruption... Le communisme plutôt que les milices d'extrême droite... Que je sois un objet d'échange pour réparer une injustice, je peux le comprendre... Mais juste pour du fric !

— Oui, il est riche, c'est même toi qui me l'as dit, mais il t'a oubliée, *el coño* ! Rien à foutre de toi. La presse n'en parle pas, t'es personne.

Nora chercherait-elle à instiller le doute chez son otage ?

Dolorès se met à rire.

— Du fric !

— Il est plein aux as, ton mec, non ? Un des plus grands chefs d'entreprise du pays, héritier de mines d'or ! Il pourrait faire un effort, tu penses pas ? Tu dois te sentir bien seule, sacrément seule, dis donc. Riche et seule ! On va devoir t'exécuter.

Jour 15

— Ton mari revient sur sa décision, il veut bien payer mais demande du temps, dit que pour rassembler les fonds il doit s'entretenir avec son banquier. Faudra être patiente !

Dolorès se retient de l'injurier.

Jour 20

Quelques objets supplémentaires rejoignent la cage : une brosse à dents rose (sans dentifrice) est déposée sur une table bricolée. Une paire de tongs bleues taille 37, quelques revues éparses jonchent le sol. La paillasse du début a été remplacée par un hamac, empêchant ainsi le contact avec la boue. La cage a des allures de bivouac. Cinq mètres carrés de structure rouillée et poreuse.

Alors que les vêtements de Dolorès sèchent dehors sur une corde, les deux femmes sont accroupies autour d'un damier. Elles semblent apprécier leur propre silence. Chacune sa couleur de pions et sa stratégie. Elles respectent les règles du jeu, comme si un accord tacite avait été conclu entre elles. Nora, pieds nus, aime sentir les aspérités du sol chaud. Elle fume une cigarette,

souffle la fumée dans une attitude de délectation qui tranche avec ses gestes plutôt brusques. Elle a posé son fusil à côté d'elle, Dolorès a toujours un pied attaché à la chaîne.

C'est l'heure où la clarté du jour s'étiole et où en ville les réverbères prennent le relais.

— La nuit va tomber, lui dit-elle sur un ton monocorde. Je vais m'endormir et vous aussi. Et dans notre sommeil à toutes les deux, nous aurons peur.

— Moi, j'ai le pouvoir sur toi ! N'oublie jamais ! éructe Nora.

— Vous ne devez pas être bien placée dans la hiérarchie, gardienne d'otages, pas très gratifiant ! Vous nettoyez ma merde, veillez jour et nuit sur moi, préparez la nourriture... On vous paie au moins ?

— Attention... là je crois que... je vais te bouffer... un pion... Ah, bouffé !

— Vos chefs sont au courant ?

Nora la regarde sans comprendre.

— Que vous jouez avec moi ? Savent pas, c'est sûr !

Elle ne répond pas.

— Vous venez d'une famille des quartiers nord ? J'ai lu dans les journaux que les gens comme vous, enfin la classe ouvrière, enfin vous voyez, eh bien que...

— Cesse ce genre de conversation, tu m'agaces !

Elle se redresse.

— Cesse tout de suite !

— Vous avez peur vous aussi. Vous tremblez autant que moi. Ça se voit.

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

De la même autrice

Titre

Copyright

Dédicace

I

Jungle équatorienne

Récit de Nora

Jungle équatorienne

Récit de Nora

Jungle équatorienne

Récit de Nora

Jungle équatorienne

Récit de Nora

Jungle équatorienne

Récit de Nora

Jungle équatorienne

Récit de Nora

Jungle équatorienne

Récit de Nora

Jungle équatorienne

Récit de Nora

Jungle équatorienne

Récit de Nora

II

Nora

Nora. Un an plus tard

III

L'ascension au pouvoir. Quinze ans plus tard

Récit de Nora

L'ascension au pouvoir

Récit de Nora

Récit de Manuel
L'ascension au pouvoir
Récit de Dolorès
L'ascension au pouvoir

IV

Présentation

Achévé de numériser

Vinciane Moeschler

Guérillera

Quelque part en Amérique du Sud, dans la moiteur de la jungle équatorienne, deux femmes sont face à face : Nora, guérillera engagée dans la lutte armée, et Dolorès, son otage. Pendant les vingt-deux semaines de la détention, les conditions de vie sont difficiles, mais la promiscuité et l'isolement rapprochent le bourreau et sa victime.

Quinze ans plus tard, dans une villa cossue, Dolorès voit apparaître sur l'écran de sa télévision le visage de Nora, devenue une personnalité politique écologiste de premier plan. Comment Dolorès a-t-elle survécu ? Et que se passerait-il si elle décidait de révéler qui est Nora ?

Vinciane Moeschler compose ici un roman âpre et envoûtant. Et brosse le portrait de deux femmes révoltées aspirant chacune à sa liberté.

Vinciane Moeschler est journaliste et autrice de nombreux romans, notamment de *Trois incendies* (2019, prix Victor Rossel), *Alice et les autres* (2021, prix des Lycéens de Belgique) et *Accordez-moi la parole*. Elle vit à Bruxelles, où elle anime des ateliers d'écriture dans une clinique psychiatrique.

CNL CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE

WB
FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

LaScam*
BELGIQUE

Cette édition électronique du livre
Guérillera de Vinciane Moeschler
a été réalisée le 12 avril 2026 par Mercure de France.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782715268920 – Numéro d'édition : 690678).
Code produit : Q27067 - ISBN : 9782715268951.
Numéro d'édition : 690682.

Ce document numérique a été réalisé par Soft Office.